L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73.

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 18 SEPTEMBRE 1887.

61me Année

Dufour & Bonnet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE, 18 SEPTEMBRE 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme douze feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme douze feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.

Le corps consulaire des Etats-Unis.

Tout peuple, en entrant dans la vie, a pour première, pour seule préoccupation, de tâcher de se suffire à lui-même. S'il se bornait à consommer, sans produire, il arriverait bien vite à la ruine; les richesses du Pérou et de la Californie ne réussiraient pas à le sauver de la misère, d'abord, de la mort, ensuite. C'est donc à l'intérieur qu'il porte toute son activité; le dehors l'inquiète alors fort peu. Toute la question, pour lui, est de pouvoir établir l'équilibre entre les recettes et les dépenses; son existence n'est assurée que le jour où il y parvient.

C'est ce qui est arrivé aux Etats-Unis, comme à toutes les autres nations; aussi, peu leur importait d'être bien ou mal représentés au dehors, d'y avoir d'habiles ou de maladroits défenseurs de leurs intérêts, puisqu'au fond, ces intérêts n'y existaient pas; ils n'avaient pas de produits à y placer. Toutes leurs préoccupations consistaient à développer, à l'intérieur, les industries, pour n'être pas obligés d'envoyer, au loin, tout l'or qu'ils possédaient, afin de payer les objets qu'ils consommaient.

Dans une pareille situation, l'union n'avait nullement besoin d'entretenir, à grands frais, des consuls, en Europe ou ailleurs. Tout ce qu'elle pouvait leur demander, c'était de la renseigner, plus ou moins exactement, sur l'état des industries du pays où ils étaient accrédités, afin de prendre des précautions contre l'envahissement des produits de ces contrées. Pour cette besogne, un maigre salaire leur suffisait; ne leur était-il pas loisible de faire du commerce, comme ils l'entendaient? Elle n'avait quoi que ce fût à voir; elle ne pouvait rien y gagner, rien y perdre.

Pourtant, à force de protéger ses industries nationales, d'aider à leur développement, elles finirent par produire autant et plus qu'elle ne consommait. Il est arrivé un moment—nous y sommes depuis quelques années—où il s'est trouvé un trop plein dans ses entrepôts; elle a senti la nécessité de se faire des débouchés à l'étranger, pour y placer le surplus de sa production. Qui pourrait la renseigner à cet égard, lui servir de guide? Evidemment, ses agents au dehors—ses consuls. Désormais, ces derniers jouent un rôle très important, ils peuvent lui être extrêmement utiles. Ils n'ont plus le loisir de faire leurs petites affaires; ils lui doivent tout leur temps, tous leurs soins, tout leur zèle; par conséquent, ils ont droit à rémunération convenable; il serait injuste de les réduire à des gages ridicules comme ceux que reçoivent beaucoup d'entr'eux. Combien en avons-nous vus qui étaient obligés de renoncer à leur position, parce qu'elle ne leur procurait pas les moyens de vivre honorablement; de tenir le rang que doit occuper, dans une communauté, le représentant d'une grande nation?

Ce n'est pas ainsi que procèdent les peuples qui jouent un rôle prépondérant dans le monde commercial. Ils ont des agents instruits, capables, fidèles, qu'ils entretiennent à grands frais, auxquels ils accordent de beaux et bons salaires, et qui leur rendent, en retour, de grands services. Ils ne prennent pas les premiers venus; ils font leurs choix avec soin, parmi des jeunes gens qui ont passé par certaines écoles, qui se sont livrés à des études spéciales et pour lesquels le consulat devient une carrière.

Ces jeunes gens ont, généralement, des débuts modestes, mais ils montent en grade avec le temps. Ils voient leurs appointements s'élever, et ceux qui font preuve de véritables capacités, arrivent à de très hautes postes. L'Angleterre—nation essentiellement mercantile—est dont tous les actes, toute la politique, ne visent qu'au développement du trafic national, peut passer pour un modèle dans l'art de se faire représenter, dignement et utilement, à l'extérieur. Les Français, les Allemands, les Espagnols, les Italiens en agissent de même, et ils s'en trouvent bien.

On parle beaucoup de la réforme du service civil américain—réforme qui est de la dernière importance et l'une des plus urgentes. La politique n'a rien de commun avec le travail consulaire, et il est temps de donner ces places, non plus comme fiche de consolation, à des politiciens qui ont eu des mésaventures électorales et dont ne veut plus le pays, mais à des hommes de la profession, à des hommes spéciaux connaissant les ressources de la nation qui les a nommés et de celle auprès de laquelle ils sont envoyés. Nous avons déjà au très bon noyau de corps consulaire; plusieurs fonctionnaires ont rédigé des rapports qui, ont été fort remarqués, non seulement à Washington, mais encore à l'étranger. Pourquoi ne pas s'attacher ces représentants, en leur assurant une belle situation pécuniaire, et ne pas établir une école préparatoire, où se formeraient les futurs agents commerciaux de l'Union? Il n'y a plus à s'illusionner, ni à tergiverser à cet égard. Les intérêts de notre commerce exigent la création d'un corps consulaire capable. La suprématie du pays en dépend. N'oublions pas que nous sommes déjà au premier rang des peuples producteurs et que notre trafic à l'étranger marche à pas de géant.

La douleur après les repas est évitée par les personnes ayant la dyspepsie et qui, suivant l'exemple de nombreux d'entre, font usage de l'Hostetter Stomach Bitters." L'usage constant de ce breuvage stomachique par et régulièrement recommandé est le seul moyen agréable de se débarrasser entièrement de la dyspepsie obstinée sous toutes ses formes, l'une desquelles est la gourmandise momentanée que souvent prévoque l'indigestion. Quand on fait usage de ce spécifique, il est prudent de se garder de manger de certains articles que l'on sait, par expérience, indigestes. Chaque : ressent soulagé de la dyspepsie sont son ces et doit savoir mieux que personne ce qui lui convient. Elle ne doit donc pas recourir avec régulièrement à une diète trop générale pour invariablement convenir à tous les cas. L'état bilieux, la constipation, les aigreurs, les gazes sur l'estomac, les maux de tête et bien d'autres maux sont des nombreuses formes de la dyspepsie qui se combattent avec le Bitters en question.

La salsepareille d'Ayer est fortement concentrée; c'est le remède le plus économique dont on puisse se servir pour purifier le sang.

Un monsieur visitait un appartement. Le concierge l'escortait.

Et, les principales clauses débattues, ce fonctionnaire sondain :

—Pardon, j'allais oublier. Monsieur le propriétaire exige qu'on s'absente au moins six semaines tous les étés.

Trois pensées cueillies dans l'album d'une dame russe et envoyées au *Gaulois*:

Durant ma longue carrière, j'ai appris à pardonner bien des choses et à ne rien oublier.

GUIZOT.

Un peu d'oubli ne nuirait pas à la miséricorde du pardon.

THIERS.

Quant à moi, je vis m'apprêt à oublier beaucoup et à me faire pardonner bien des choses.

BISMARK.

LOUISIANE.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle-Ibérie, paroisse Ibérie, du 17 septembre :

La sécheresse qui, dans nos environs avait duré plus de quatre semaines, vient d'être interrompue, lundi dernier, par une légère ondée qui a eu lieu, dans l'après-midi, et a été suivie d'une forte pluie, la nuit suivante.

Toute cette eau a été bien accueillie par tout le monde; les bêtes n'en avaient pas moins besoin que les hommes. Les habitants d'Ibérie qui souffraient énormément de la chaleur, depuis trois semaines, ont éprouvé un véritable soulagement.

—Les vers ont fait beaucoup de mal au coton, dans le voisinage de la Nouvelle Ibérie; cependant on peut dire que notre paroisse n'a pas été sérieusement frappée. En quelques endroits, le feuillage a été détruit, mais la plante était si avancée, que le rendement n'en sera pas affecté considérablement.

La concurrence entre les acheteurs a été favorable aux planteurs. Les prix, pour le coton en semence, ont varié entre $26.50 et $26.75 les mille livres. On en a vendu en grande quantité, ces jours derniers; aussi les affaires sont-elles devenues beaucoup plus actives.

—Notre correspondant de Ste-Marie nous écrit :

"M. Emile Provost, de Cypremort, croit qu'il a plus de cannes qu'il ne pourra en récolter avec son petit moulin à cheval; il compte commencer à faire du sirop, la semaine prochaine.

—M. Auguste Slangerop, l'habile ingénieur qui a installé le moulin et la machine à vapeur de M. Scally, était ici, la semaine dernière; il a trouvé que tout marchait à souhait.

—Le sirop fait et expédié à la Nouvelle-Orléans, par M. Dolze Bodin, provenait de trois acres de souches assez clairsemées, mélangées de plant de maïs. Les trois acres lui ont donné deux chargements de maïs et onze de cannes à sucre qui ont fourni trois barils de sirop. Il en a conservé un pour ses besoins et a expédié les deux autres à la Nouvelle-Orléans; ils lui ont rapporté $73.

—M. S. Y. Mendoza qui a été pendant 12 ans, l'ingénieur de M. Scally, va de nouveau y conduire les travaux. Il répare tout, en ce moment, dans la sucrerie.

—Voici l'analyse de la "canne rouge" faite par M. R. Viterbo, de l'habitation Edmée, paroisse St-Charles, le 12 septembre:

Souches de 1re année, longueur, 5 pieds 2 pouces; poids, 3 livres; densité du jus, 10.49; matières solides, 11.9 pour cent; Beaumé, 6o; 7 pour cent de sucre ou jus; coefficient de pureté, 0,81.

—M. Wm Price met tout en ordre sur l'habitation Sterling, afin d'être prêt pour la roulaison.

—Le major Heuer, ingénieur à la Nouvelle-Orléans, a envoyé au corps des ingénieurs, à Washington, son rapport pour le mois d'août :

Il n'a rien fait de nouveau pour les améliorations de la Rivière Amite, Lne; de la rivière Tickfaw, Lne; du Tchefuncta, Lne; du Bogue Falaya et de la Sabine, Lne; de la Neches, Texas; du Bayou Black, Lne; du Bayou Tèche, du Bayou Lafourche, Lne; du Bayou Pierre, Mississippi. Il en a été de même des travaux pour relier le Bayou Teche au Grand Lac. En ce qui concerne la rivière et la passe Calcasieu, on a achevé le revêtement. La longueur totale est de 13,458 pieds—7347, sur la rive ouest et 5111, sur la rive est. La hauteur des remblais est en moyenne de trois pieds. La dragueuse est arrivée, elle a commencé à creuser un canal de cinquante pieds.

Dans le bayou Courtableau, on a fait un examen de tous les bayous qui servent de déboucher; on a acheté le matériel nécessaire et loué des travailleurs pour y placer des vannes. Ces bayous sont le Petit Fortoulle, le Grand Fordoche et le Mauzelle.

Sur le Bayou Terrebonne, on a enlevé 25,078 yardes cubes de terre, sur une longueur de 6040 pieds linéaires, au prix de $797.

—La *Sentinelle*, de la paroisse Concordia, dit que la cueillette du coton est en pleine activité. Dans les localités où le ver n'a pas fait son apparition, la récolte dépassera celle de l'an dernier.

—Dans East Carroll, le rendement est très variable et les planteurs sont désappointés. Ceux qui étaient assez heureux pour pouvoir se procurer du vert de Paris, ont sauvé leur récolte; ceux qui n'en avaient pas, ont vu avec désolation détruire leurs moissons. On estime généralement que le déficit sera de 25 pour cent, ce qu'on n'avait pas à appréhender en juin; c'est la sécheresse et la pluie qui ont causé tout le dommage. Une partie du plant n'a pas bien mûri.

—Nous lisons dans notre correspondance de Vermilion :

"Depuis les pluies extraordinaires de la première partie de juillet, nous avons eu des ondées, presque tous les jours; elles n'ont cessé que tout récemment. Ces ondées ont été légères et partielles. Quelques-uns d'entre nos fermiers ont senti souvent le besoin de pluie, tandis qu'ils pouvaient distinctement voir l'eau tomber, à droite et à gauche, dans leur voisinage. Bien souvent, nous nous attendions à recevoir de l'eau, mais jamais elle ne tombait.

—Le rendement du coton ne sera pas aussi abondant qu'on le croyait d'abord. On le vend maintenant $25 les mille livres, en semence. Si ce prix pouvait se maintenir, nos planteurs pourraient reprendre courage. La récolte de cette année sera un peu plus faible que celle de 1876, mais elle atteindra, sans aucun doute, 6,500,000 balles, peut-être 250,000 balles de moins.

Inutile de parler du maïs; la récolte est assurée et elle sera abondante, à moins d'un désastre tout à fait imprévu. On est maintenant en train de le couper et de le rentrer. La valeur en est presque nominale, excepté quand nous le trouvons opportun pour du bois de charpente. C'est le seul parti sérieux que nous en puissions tirer. Autrement, il vaudrait mieux le garder pour notre usage que de le vendre. Si, d'ailleurs, on savait l'utiliser partout, comme alimentation, on en obtiendrait un bon rapport. Nous avons trop peu de porcs, relativement au maïs que nous récoltons, mais nous n'avons pas un énorme avantage à engraisser les bœufs pour le marché.

La canne promet beaucoup plus que depuis bien des années; mais la rareté des pluies, dans ces derniers temps, pourra en diminuer le rendement. De ce côté, il est possible qu'il y ait aussi désappointement.

Dans une note sur les pommes de terre, on m'a fait dire que j'avais labouré au printemps et planté en juillet. C'est une erreur.

Dans les terres élevées et sablonneuses du Mississipi; je me suis procuré de la semence que m'a livrée un ancien voisin de 1863; j'ai planté la même semence, pendant huit ans. Je me suis fait une loi de conserver toujours une partie de la récolte du printemps, jusqu'en janvier ou en février, dans les terres élevées où le tubercule avait poussé. J'ai labouré et semé le même jour.

Je coupais en petits et en gros morceaux et je plantais le tout, pêle-mêle. A l'œil, je ne voyais pas de différence dans le rendement et je n'ai jamais pesé.

Pour la récolte d'automne, je choisissais un endroit bien aéré, sans quoi la semence n'eut pas bien germé. C'est la récolte d'automne qui donne la meilleure semence.

—On fait de grandes améliorations de la raffinerie Rose Hill, en vue de tirer de la bagasse toute la matière saccharine qu'elle renferme. Il est absolument nécessaire de rendre l'industrie sucrière rémunératrice.

—Les préparatifs se continuent activement pour la Foire qui doit avoir lieu, à la fin du mois, à Jeanerette. Un comité a été nommé pour élever toutes les bâtisses nécessaires sur les Fair Grounds et, comme les hôtels sont insuffisants pour recevoir tous les visiteurs étrangers, il est convenu que les familles y mettront du leur et offriront l'hospitalité ainsi que la nourriture à ceux qui ne pourront trouver de logement. Les hommes d'affaires se sont mis à la tête de l'entreprise et tous les fonds dont on a besoin seront levés.

Simple définition :

Parent pauvre: Un monsieur qui est toujours inscrit dans sa famille sur la liste des étrangers.

Humbert Ier, roi d'Italie.

Nous étions, l'autre jour, au Vatican, nous voici au Quirinal, aujourd'hui. Nous y ferons court séjour, d'ailleurs, car jusqu'ici le roi d'Italie actuel n'a que peu d'histoire. Et puisque l'on dit qu'elles sont heureuses les nations qui n'en ont pas, pourquoi n'en serait-il pas ainsi des rois qui jouissent du même avantage!

Ce fils de la maison de Savoie est né le 14 mars 1844, et dès son berceau, son père qui haïssait peut être des bruits de guerre prochaine, voulut donner à l'héritier de la couronne une éducation militaire avant tout. Si bien, qu'à l'âge de 15 ans, en 1859, le prince royal était aux côtés de Victor-Emmanuel, ce héros qui avait, en l'a dit, la volupté du danger.

Le jeune Humbert conçut donc bien vite la vie des camps, car son père l'imposait telle, et il prit part à l'unification italienne, née de la lutte d'alors. Du reste, le futur roi ne fit pas en cela violence à ses sentiments; comme Victor Emmanuel il montra vite un goût très accentué pour les choses militaires, et vite aussi il se gagna une véritable popularité dans les rangs de l'armée: popularité qui s'affirma surtout lorsqu'il s'occupa de la réorganisation de l'ancien royaume des Deux-Siciles. Souvent l'amour des Italiens unit ces trois noms dans ses manifestations: Victor Emmanuel, Humbert, Garibaldi.

Cette popularité se fit que s'accroître, grâce aux preuves de courage que le prince prodigua à Custozza en 1866; grâce à la façon chevaleresque dont il se conduisit en présence des uhlans autrichiens, alors qu'attendant le secours du général Bixio, les troupes italiennes semblaient devoir succomber sous le nombre. Il déploya là hardiesse et talent.

Ce fut le 9 janvier 1878—c'est-à-dire le jour même de la mort de son père—qu'il fut proclamé roi. Dans cette journée de deuil et d'avènement, il lança une proclamation qui était, en même temps, une promesse à son peuple et une juste et pieuse glorification du roi que l'Italie venait de perdre. Cette proclamation, qu'il fut vaier, et pour la forme et pour le fond, déclarait que le souverain n'avait pour répondre aux vœux de ses sujets, qu'à entrer l'exemple de son prédécesseur.

Malgré le prestige attaché à son nom, malgré les démonstrations affectueuses qui éclataient de toutes parts à l'adresse du roi, Humbert fut faillit être victime d'un attentat: Passanante, dès la première année de son règne. Ce fanatique, ce fou, peut-être—on ne l'a jamais bien accordé sur ce point—le frappa, à Naples, d'un coup de poignard, qui, par bonheur, fut détourné grâce à l'intervention de M. Cariotj, assis dans la voiture du roi, au moment de l'attentat.

Le régicide fut condamné à mort, mais Humbert commua cette peine en celle des travaux forcés à perpétuité.

En 1868, le 22 avril, le prince Humbert épousait sa cousine Margueite-Marie-Thérèse Jeanne de Savoie, née le 10 novembre 1851, fille du feu duc de Gênes, Ferdinand, frère de Victor Emmanuel et de la princesse Elizabeth, fille de Jean, roi de Saxe.

La reine Marguerite, c'est-à-dire un esprit de la plus haute distinction, une conseillère sûre, éclairée, dévouée et au seul nom de laquelle s'incline tout bon italien. Elle est véritablement l'idole de cette nation. Si des révolutions menaçaient le royaume, mieux que toute autre se douve et salutaire influence les retarderait peut être.

Nous l'avons dit: le règne d'Humbert Ier n'occupe encore qu'une petite place dans l'histoire contemporaine; mais par les complications qui se produisent sur la scène de l'Europe, par les armements qui s'y font, par les crises qui menacent, une crise redoutable peut naître, et alors viendra pour Humbert le moment de se faire juger devant le monde, devant l'histoire, en se maintenant dans une neutralité prudente, ou en choisissant parmi les alliances offertes.

Les destinées des nations sont mouvantes autant que l'onde: le jour est peut-être prochain où, à la veille d'un redoutable conflit, l'un des représentants les plus importants de la race latine aura à faire un choix définitif.

Entre raisonneurs qui attendent l'exécution de Prangini sur la place de la Roquette.

—Tout ça est bon à dire, mais ou voudrait être fixé, depuis le temps!

—Vous pouvez bien attendre encore un peu.

—Moi, oui; mais un condamné à mort, après ces poignantes incertitudes, ne sait plus, le moment venu, où donner de la tête!

Les astronomes qui étaient allés en Sibérie pour voir l'éclipse totale de soleil ont raté leur affaire.

Le temps était couvert.

—N'importe, a dit l'un d'eux, j'attendrai la prochaine.

Et il attend. Or, la prochaine n'aura lieu qu'en 1999. Voilà un homme patient et confiant!

Bien femme:

—Ça m'embête d'être blonde, disait Ernestine.

—Pourquoi donc, chère?

—Parce que je ne peux pas me teindre!

Une charmante pensionnaire échappée, qui allait se marier dans quelques jours, invite une de ses amies à venir passer la soirée chez elle, pour voir son futur mari.

Celui-ci arrive, en col carcan, en cravate raide, en gilet sans plis, guindé et empesé.

—Eh bien! demanda la fiancée, comment le trouves-tu?

—Pas mal, mais il a besoin d'être un peu chiffonné.

Dans une chambre d'hôtel:

—Garçon, fait le voyageur, ayez l'obligeance de cirer au voyageur d'en haut de ne pas faire tant de tapage en retirant ses bottes.

—Mais..... c'est une dame qui demeure au-dessus de vous.

—Alors, dites-le à ces messieurs.

Propos de plage:

—Mon cher, ce que vous dites là est stupide.

—C'est possible. Mais vous n'en savez rien.

Les Anglais ont la misère gaie.

Un membre du parlement avait signalé, dans une réunion publique, le profond dénûment des malheureux de Londres. Et il disait avoir vu à Trafalgar square plus de quatre cents personnes couchées sur la terre nue, sans avoir même un sac pour se couvrir.

Quelques jours après, il recevait un paquet contenant un sac avec l'inscription: "Pour couvrir la nudité de Trafalgar square."

Tradition: Vieux costumes. Vieilles coutumes.

Traversin: Défaut permis.

Tribun: Homme politique pour lequel la parole est d'or.

Triolet: Trois belles-mères.

Trépané: Individu dans la déche.

Dans un restaurant, un client lutte courageusement avec un bifteck qui resiste et ne se laisse pas entamer.

A bout de forces, le consommateur appelle le garçon:

—Est-ce du mulet ou du cheval que vous m'avez donné là?

—Mais, monsieur....

—Si c'est du mulet, je n'ai rien à dire; on sait que le mulet est entêté. Mais si c'est du cheval, je le trouve trop dur.

Ernest Levestnard, venu pour la troisième fois, se présente à la mairie, afin de conclure un quatrième mariage. L'huissier le reconnaît et lui tend la main.

—Monsieur est un bon client....

—Oui, fait l'autre vexé, je vous donnerai la prochaine fois.

Une escapade.

Le 3 juillet 188.., à neuf heures du matin, le concierge de l'hôtel meublé portant le numéro 13 bis de la rue de Cléry accourait, les traits bouleversés, au commissariat de police du quartier et faisait, entre les mains du fonctionnaire, appelé en toute hâte, la déposition suivante:

"—La veille, vers dix heures du soir, une femme voilée, vêtue très simplement mais non sans élégance, se présentait dans la loge occupée par lui, concierge et gérant de l'immeuble, et demandait une chambre. Le femme portait au bras d'une ficelle, un paquet fort volumineux et paraissait inquiète. Mais, comme, après tout, elle payait d'avance le prix de la chambre, le concierge lui délivra sans autre formalité la clef du numéro 19, situé au troisième.

La femme monta, s'enferma à double tour et on ne la revit plus de la soirée.

Le lendemain à midi, comme elle ne donnait point signe de vie, le concierge se risqua à regarder par le trou de la serrure. La chambre paraissait vide, et circonstance inexplicable, la clef était sur la porte, extérieurement.

Saisi d'une crainte assez naturelle, le concierge se décida à frapper quelques coups discrets contre le linteau de la porte.

Point de réponse. Il frappa plus fort sans obtenir d'autre résultat. Alors il entr'ouvrit la porte doucement, risqua sa tête par l'entrebâillement et.... un spectacle étrange s'offrit à sa vue.

Par terre gisaient, pêle-mêle, les pièces de costume dont la femme était vêtue la veille, jusqu'à la chemise et un corset.

Détail terrifiant: tous ces vêtements étaient plus ou moins teint de sang. Une lit n'était pas défait, mais la trace d'un corps y était moulée, indiquant que l'inconnue avait du s'y étendre avant de se défaire de son habits.

Ce qui rendait le mystère tout à fait indéchiffrable, c'est que personne n'avait vu la femme redescendre. Alors qu'était-elle devenue?

Le commissaire de police avisa immédiatement le parquet, et deux heures après, le procureur opérait une descente sur le théâtre du drame.

La déposition du concierge fut reconnue exacte dans ses moindres détails.

Était-on en présence d'un crime, d'un suicide ou d'une lugubre plaisanterie?

Le concierge et sa femme jurient leurs grands dieux que non seulement aucun étranger n'était monté cette nuit-là, mais que l'inconnue elle-même n'était pas redescendue et ne pouvait, par conséquent, être sortie de la maison.

Un seul locataire, habitant le troisième précisément, était, redescendu ce soir-là, vers minuit, et avait demandé le cordon.

Le locataire fut interrogé.

Il déclara qu'il devait être descendu entre onze heures et minuit. Il n'avait entendu aucun bruit dans la chambre occupée par l'inconnue, et croyait bien avoir refermé sur lui la porte cochère de la maison.

En présence de cet ensemble de faits inexplicables, le parquet abandonna la suite de l'enquête au chef de la sûreté, qui confia le soin de tout débrouiller à un de ses plus fins limiers, le brigadier Robert.

Celui-ci déclara, de prime abord, qu'il se faisait fort de débrouiller le mystère à lui tout seul, et, comme il avait fait ses preuves déjà, on lui donna carte blanche. Il s'enferma dans la chambre où le drame avait dû prendre naissance, et commença une inspection minutieuse de la pièce où tout avait été laissé dans l'état où le concierge l'avait trouvé le lendemain du crime présumé.

Les vêtements de la victime étaient, en effet, teints de sang, mais les taches révélatrices étaient plus nombreuses et peu étendues, d'où il fallait conclure que ce sang provenait d'une blessure légère. Ce qui intriguait par-dessus tout le policier, c'était le mystérieux paquet dont l'inconnue était chargée au moment où elle se présentait dans la loge du concierge, et qui semblait avoir disparu avec elle.

Étaient-ce des vêtements de rechange?

Cette hypothèse pouvait seule justifier l'abandon du costume féminin: encore n'expliquait-elle pas que l'inconnue eût pu sortir de la maison sans faire tirer le cordon et sans être vue.

Il est vrai que le locataire du troisième ne certifiait pas positivement qu'il avait tiré la porte cochère sur lui, ce qui permettait de supposer que la femme, une fois travestie d'une façon ou d'une autre, avait profité d'une circonstance favorable pour s'échapper sans attirer l'attention.

Mais pourquoi avait-elle changé de vêtements? d'où provenaient les taches de sang? Dans quel intérêt avait-elle quitté la maison clandestinement?

De toutes façons, on était sur la trace d'un mystère qui, le refuse avec allégresse.

Le brigadier, cependant, ne faisait point d'abandonner ses recherches; lorsqu'un objet brillant, gisant sous un fauteuil, dans le coin le plus reculé de pièce, attira son attention. C'était un bouton de culotte, un bouton en métal jaune, tel qu'on en trouve à tous les pantalons d'homme, un bouton neuf, et qui semblait n'avoir jamais servi.

Ce bouton, cependant, avait orné un vêtement masculin; car, en l'étudiant à la loupe, le policier découvrit dans les rainures des deux trous dont il était percé, les traces de brigadin dont on s'était servi pour le coudre au vêtement auquel il avait appartenu.

Alors une série de déductions foudroyantes s'échafaudèrent dans l'esprit du policier, et il sauta dans un fiacre, jetant au cocher l'adresse du tailleur dont le nom était gravé sur le bouton. Celui-ci ne fit aucune difficulté pour lui montrer ses livres.

Le brigadier parcourut rapidement les feuillets relatifs aux commandes livrées par la maison, puis, tout à coup, il poussa un cri de triomphe.

Son doigt venait de s'arrêter au haut d'une page où figurait, en belle ronde, à la date du 2 juillet, vêtu du jour où l'inconnue s'était présentée à l'hôtel de la rue de Cléry, la note suivante: "Livré pour Mme la comtesse de B..... 67, rue de Trévise, un complet de cérémonie, haute nouveauté, avec chemise d'homme à plastron, sur mesure, 200 francs."

En un clin d'œil, le brigadier reconstruisit les faits principaux du mystère contre lequel s'était heurté le parquet. Par suite d'une fantaisie tout le mobile importait peu, peut-être un simple caprice, comme en ont les filles d'Ève, la comtesse de B..... s'était déguisée en homme cette nuit-là, et, pour que son escapade n'eût pas de témoin, elle avait loué la chambre de la rue de Cléry où elle avait changé de costume et d'où elle avait trouvé moyen de ressortir sans être remarquée.

Le paquet qu'elle portait renfermait évidemment l'habit masculin en question. Quand aux taches de sang, le parquet ne manquerait pas d'en éclaircir la provenance.

La comtesse de B..... appelée devant le juge d'instruction, fit, en effet, une déposition conforme aux hypothèses de l'adroit policier. Elle avait profité de la sortie d'un locataire qui n'avait pas refermé la porte de l'hôtel avec soin, pour s'échapper sans être vue, et, comme les vêtements de femme qu'elle avait troqués contre l'habit non étaient les vêtements d'emprunt, elle n'avait pas cru devoir les faire reprendre. Le sang dont une partie de ces vêtements étaient tachés provenait simplement d'une coupure qu'elle s'était faite au doigt en voulant trancher avec un canif les lacets de son corset.

Quant au motif même qui l'avait poussée à se travestir en cochette, elle demandait naturellement la permission de le passer sous silence.

La justice, bien entendu ne donna aucune suite à l'affaire.

Seuls, le concierge et sa femme sont restés convaincus que leur maison a été le théâtre d'un drame épouvantable et mystérieux.

JULES HOCHE.

(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

Le baron Mahulet ne confie à personne le soin d'approvisionner sa table de fromage.

Il entre chez son marchand habituel.

—Un demi-kilogramme de gruyère, commande-t-il, et vous savez, mon garçon, sans trous. La dernière fois que vous m'avez servi, il y avait au moins une demi-livre de trous.

Au cercle.

—Savez-vous la nouvelle? Le petit baron se marie.

—Avec qui donc?

—Avec la fille d'un richissime marchand de fer.

—Là! j'avais toujours dit qu'il finirait un mariage d'argent.

LES LOCUTIONS POPULAIRES.—Le dictionnaire des locutions populaires doit une nouvelle expression au vannier Emile Vautret.

Ce vannier étant las de vivre avala sa pipe. Jusqu'à présent on disait: "casser sa pipe". Pour causer la pienne, Vautret l'a avalée.

La nouvelle expression prendra rang après toutes celles que la blague populaire a inventées pour exprimer cette noire idée de la mort.

Mourir a mille synonymes dans la langue verte.

Il y avait d'abord: casser sa pipe. Nous avons maintenant: avaler sa pipe. Les sœurs de ces pédiques images sont:

Lâcher la rampe.
Avaler sa langue.
Décanniller.
Descendre de garde.
Passer l'arme à gauche.
Tourner de l'œil.
Avaler son râteler.
Se refroidir.
Se dessaler.
Manger du pissenlit par la racine.
Avaler sa cuillère.
Dévisser son billard.
Souffler sa camoufle.
Se mettre aux vers.
Se verdir.
Faire de l'engrais.
Boucher un trou (dans le terre du cimetière).

De toutes ces expressions, dont quelques-unes sont d'une repoussante trivialité, casser sa pipe était la moins vilaine. Mais nous avons: avaler sa pipe.

Il y a quelque temps, à Londres, une actrice anglaise jouait *La Dame aux Camélias*; elle en était au dernier acte et pendant toute la représentation elle avait été chaleureusement applaudie, lorsque dans un des passages les plus pathétiques de l'œuvre, un jeune homme de la troisième galerie s'écria: *Hurry up!*

Alors l'actrice se leva de son lit de mort, arrive sur l'avant-scène et dit:

—Je ne mourrai qu'après l'expulsion de cet homme!

Immédiatement l'interrupteur quitte vivement sa place de peur d'être jeté à la porte. Puis, Marguerite s'en retourne à sa couche et meurt.

On annonce le départ de M. Emile Zola pour les bains de mer.

Quelqu'un lui faisait cette objection:

—Au bord de la mer, en cette saison, quand approche l'équinoxe fécond en tempêtes!

—Oh! répondit M. Zola, les vents ne me font pas peur.

Notes d'Album:

"La raillerie le plus piquante est celle dont on ne peut se fâcher sans se rendre encore plus ridicule."

"Le calembour est une précieuse ressource en société. C'est un genre où les imbéciles se réjouissent d'avoir de l'esprit, et les gens d'esprit, d'être bêtes."

Entre vagabonds.

—Figure-toi, j'ai trouvé un portefeuille ce matin.

—Et tu l'as rendu?

—Oh! non, le monsieur se serait cru obligé de me donner une récompense, cela aurait pu le gêner et cela aurait blessé ma délicatesse!

Sur la plage.

Bobinard est l'égoïste parfait.

—Je n'apprendrai jamais à nager! disait-il l'autre jour.

—Pourquoi?

—C'est bien simple: quand un homme tombe à l'eau, et vous ne savez pas nager, votre conscience ne vous reprochera jamais de ne pas lui porter secours!

A la gare Saint-Lazare:

Une petite femme, aux allures un peu légères, aborde un employé du chemin de fer.

—Le train de Trouville?

—Voilà, madame, en face.

—Et maintenant, s'il vous plaît, le wagon des "fumeuses".

D'après nature:

—Pourquoi êtes-vous si froid avec Chôze? Qu'il reproche bien quelques peccadilles, mais, en somme, il se tient bien, et il n'est pas sans esprit.

—Oui, mais c'est une canaille sans influence!

Fin d'annonce d'une maison de campagne:

"..... Non seulement on a la vue sur une jolie petite station de chemin de fer, mais, en outre, on a la vue des gens qui manquent le train."

L'autre jour, un jeune auteur dramatique lit une pièce à un directeur de théâtre qui la reçoit avec allégresse.

Sans se démonter, l'adolescent tire de sa poche un autre manuscrit.

—Comment? s'écrie le directeur avec un geste d'épouvante, vous avez la paire?

Le Rénovateur des Cheveux de Hall rend la chevelure souple, soyeuse, brillante; il est sans rivaux pour la toilette.

Marasme et épuisement de cause chez les enfants.—L'émulsion de Scott d'huile de foie de morue pure avec hypophosphites est sans égale. Le capital avec lequel ses malades commencent se fortifient en merveilleux. Lisez les lignes qui suivent: "J'ai prescrit l'Emulsion de Scott à des personnes atteintes de marasme depuis longtemps, et déclare en avoir obtenu les résultats les plus satisfaisants." J. M. MAIN, D. M., New York.

Décédé à Panama, le 25 août 1887, HENRI NOIRET, natif de Paris, France, à l'âge de 39 ans.

Les journaux de Paris sont priés de reproduire cet avis.

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera dite, LUNDI, 19 septembre, à la Cathédrale St-Louis, à huit heures du matin, pour le repos de l'âme de feu JEAN MARIE CLAVERIE. Les parents, amis et connaissances sont priés d'y assister.

De la part de sa veuve et de ses enfants.

15sept—4f

PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue de Canal.
B. TREMOULET
Vend en gros et en détail VINS et LIQUEURS de toutes sortes, Cognacs, Whiskies, etc.
Livraison à domicile. 8 nov30—1mPP

DR. JOSEPH BAUER,
Dentiste,
EST DE RETOUR EN VILLE,
Et reprend l'exercice de sa profession.
15sept—1f

DR. TRICOU,
RUE MARAIS,
Entre Esplanade et Kerlerec.
De 8 à 9 et de 3 à 4. 18 sept—1f

NOUVELLES MARCHANDISES

Buckwheat.
Harangs de Hollande.
Beurre fumé
Maquereaux.
Cavier.
Cranberries.
Fromage Munster.
Fromage Roquefort.
Cervelas.
Cassoulet Shaker.
500 caisses Spaghetti blanc.

En débarquement et à vendre par
A. H. & J. SOLARI,
Coin des rues Royale et Bourbon.
18 sept—3f

A louer.

No. 55 rue Esplanade, 10 pièces, $25
No. 137 rue Esplanade, 10 pièces, $40.
No. 52 rue Quartier, 10 pièces, $35.
No. 55 rue Quartier, 10 pièces, $35.
No. 304 rue Royale, 12 pièces, $45.
No. 340 rue Royale, 11 pièces, $35.
No. 371 rue Dauphine, 12 pièces, $35.
No. 421 rue François, 10 pièces, $25.
No. 70 rue Français, 11 pièces, $25.
No. 99 rue Français, 8 pièces, $20.
No. 91 rue Français, 7 pièces, $20.
No. 66 rue Orleans, 10 pièces, $25.
Pelicrosse 180 rue Condamne, chambre 30 (détenteur) de 11 h. a. m. à 5 h. p. m.
18 sept—1f PP

A VENDRE
TROIS MAGNIFIQUES
Pianos Upright
D'UN GRAND SACRIFICE,
Adresse voir à la manège de manège de
WERLEIN,
Au No 135 rue du Canal.
18 sept—1f PP

VENTES A L'ENCAN.

PAR JAS. P. GUINAULT.

VACHERIE.

PAR JAS. P. GUINAULT, Encanteur—Bureau: Passage de la Bourse et Bienville.—JEUDI, 22 septembre 1887, il sera vendu, à 11 heures du matin, au Bayou St-Jean, chez Mme Vve John Prinsleur, en face du pont de la rue de l'Espl